

« Jean Baptiste Takes a Wife » et « Bonne à marier » : un double texte de jeunesse de Gabrielle Roy

Jane EVERETT et François RICARD

Volume 30, numéro 2, 2018

Au cœur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052462ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052462ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Everett, J. & Ricard, F. (2018). « Jean Baptiste Takes a Wife » et « Bonne à marier » : un double texte de jeunesse de Gabrielle Roy. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 359–384. <https://doi.org/10.7202/1052462ar>

«Jean Baptiste Takes a Wife» et «Bonne à marier»: un double texte de jeunesse de Gabrielle Roy

édité et présenté par
Jane EVERETT et François RICARD
Université McGill

PRÉSENTATION

Au milieu des années 1930, à l'époque où, jeune femme dans la vingtaine, elle fait ses premières armes dans le monde de la littérature, Gabrielle Roy ne sait pas encore pour sûr quelle sera sa langue d'écriture. Va-t-elle concevoir ses textes, va-t-elle les rédiger, va-t-elle se faire publier, va-t-elle connaître la carrière glorieuse à laquelle elle rêve, en français ou bien en anglais? Car les deux possibilités s'offrent également à elle. D'un côté, le français est sa langue maternelle, celle qu'elle emploie dans ses conversations et sa correspondance avec les membres de sa famille (proche ou lointaine) comme avec ses compagnes et amies les plus chères. D'un autre côté, c'est en anglais qu'elle a reçu toute son éducation, comme le voulait la loi manitobaine d'alors; c'est en anglais qu'elle enseigne aux petits enfants d'immigrants de l'Institut Provencher; et c'est à l'anglais qu'elle a recours pour une grande partie de ses relations sociales et de ses loisirs. Bref, elle est parfaitement bilingue, comme on dit aujourd'hui, ou du moins elle l'est autant, sinon plus, que peut l'être une jeune Franco-Manitobaine de ce temps, passionnée de culture et déterminée à percer dans le monde des arts et des lettres. Entre ses deux langues, elle circule aussi librement qu'entre Saint-Boniface et Winnipeg. «Dévoreuse de livres», comme elle le dira plus tard, elle trouve son bien dans la littérature anglaise et américaine autant que dans la littérature française et canadienne-française. Comédienne en herbe, elle est aussi à l'aise au Cercle Molière d'Arthur Boutal qu'au Winnipeg Little Theatre de John Craig. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, lorsqu'elle prend la décision d'écrire en vue

d'être publiée, elle hésite un temps entre le français et l'anglais, entre la langue de sa mère et la langue majoritaire de la ville et de la société dans lesquelles elle vit.

Ainsi, des quatre premières histoires signées du nom de Gabrielle Roy qui paraissent dans des périodiques d'une certaine importance avant que celle-ci ne parte pour l'Europe à l'automne 1937, deux sont en français («La grotte de la mort» et «Cent pour cent d'amour»¹) et deux en anglais, dont la toute première qu'elle a publiée, une «short short story» intitulée «The Jarvis Murder Case» et parue dans le *Free Press*² de Winnipeg. C'est toutefois au second de ces textes anglais que nous nous intéresserons ici: un conte humoristique publié en décembre 1936 dans le *Toronto Star Weekly*, sous le titre «Jean Baptiste Takes a Wife».

Mais cette période d'hésitation linguistique durera peu. Après «Jean Baptiste Takes a Wife», la jeune Gabrielle Roy ne publiera qu'un seul autre texte dans la langue de Shakespeare, «Winnipeg Girl Visits Bruges» (qui n'est en fait que la reprise partielle d'un billet paru en français quelques mois plus tôt)³, puis elle délaissera à peu près complètement l'écriture en anglais, ou du moins la publication directement dans cette langue. D'après ce qu'elle raconte dans *La Détresse et l'Enchantement*, il semble que ce soit – paradoxalement – lors de son séjour en Angleterre, à l'été 1938, qu'elle ait pris la décision que la langue de son œuvre serait désormais (et pour de bon) le français⁴.

Pour moi qui avais parfois pensé que j'aurais intérêt à écrire en anglais, qui m'y étais essayée avec un certain succès, qui avais tergiversé, tout à coup il n'y avait plus d'hésitation possible: les mots qui me venaient aux lèvres, au bout de ma plume, étaient de ma lignée, de ma solidarité ancestrale. Ils me remontaient à l'âme comme une eau pure qui trouve son chemin entre des épaisseurs de roc et d'obscurs écueils.⁵

* * *

«Jean Baptiste Takes a Wife» n'est pas un grand texte, loin de là. Son intérêt est avant tout, sinon uniquement, documentaire ou biographique: il renseigne sur cette période cruciale que sont, dans l'évolution d'un écrivain, ses années de formation et d'apprentissage, pendant lesquelles il n'est pas encore en pleine possession de ses moyens ni n'a vraiment

découvert sa voix et son univers propres. Dans le cas de Gabrielle Roy, en plus d'illustrer l'indécision linguistique de la future romancière, ce petit texte témoigne de l'indéniable maîtrise avec laquelle elle sait manier les codes de la littérature «populaire» de l'époque, cette littérature «commerciale» qui cherche à séduire et intéresser ce grand public de lecteurs (et surtout de lectrices) qui raffolent des «romans complets» et des nouvelles dont regorgent les journaux et magazines à grand tirage. De ce talent, on retrouve la marque non seulement dans les récits et nouvelles que Gabrielle Roy continue à publier dans la presse périodique montréalaise jusqu'à la fin de la Guerre, mais même, d'une certaine manière, jusque dans son premier roman, *Bonheur d'occasion*, dont l'immense succès bouleversera complètement son image publique et le déroulement de sa carrière, mettant fin pour elle à toute activité journalistique comme à toute publication «alimentaire» du type de ce qu'elle faisait jusqu'alors.

Dans cette abondante production de jeunesse⁶, ce qui fait la particularité de «Jean Baptiste Takes a Wife», c'est que cette nouvelle connaîtra une deuxième vie, trois ans et demi après sa sortie dans le *Toronto Star Weekly*, lorsque Gabrielle Roy en fera imprimer une nouvelle version, en français cette fois, dans la livraison de juin 1940 du grand magazine montréalais *La Revue Moderne*. Cette version, intitulée «Bonne à marier», et que nous reproduisons ici à la suite de la version anglaise, est passablement plus longue et plus soignée que «Jean Baptiste Takes a Wife», mais elle raconte exactement la même histoire, dans le même décor et avec les mêmes protagonistes (seule Emilia change de nom et devient «Ernestine»).

Il va sans dire que cette double publication soulève plusieurs questions intéressantes. Mais ce sont des questions auxquelles il n'est guère possible de répondre autrement que par des suppositions plus ou moins valides, puisque toute documentation de première main (manuscrits, lettres, témoignages sûrs) fait défaut à ce sujet. Une de ces questions, bien sûr, concerne le rapport exact entre les deux textes, ou les deux versions du texte. Lequel a été écrit en premier? Lequel est la traduction de l'autre, et qui a réalisé cette traduction? Ou mieux, lequel est l'«adaptation» de l'autre: «Bonne à marier» est-il une «expansion» de «Jean Baptiste Takes a Wife», ou celui-ci

est-il une sorte de «condensé» de celui-là? Dans une belle étude sur ce sujet publiée en 2006, Carol J. Harvey⁷ se fonde sur une analyse textuelle et linguistique approfondie des deux versions pour conclure (1) que le texte anglais a été écrit en premier; et (2) que le texte français de 1940, tout en reprenant le même schéma narratif, est en fait une réécriture plus élaborée et plus littéraire du texte de 1936, lequel serait dès lors une simple «ébauche», un «premier jet» ou un «premier état» d'une nouvelle dont la version définitive serait celle de *La Revue moderne*. Bien qu'il n'existe, à notre connaissance, aucune preuve objective que les choses se sont passées ainsi, nous ne voyons aucune raison de ne pas souscrire à cette hypothèse, qui a le mérite d'être la plus vraisemblable et la plus «économique», en plus d'illustrer parfaitement l'aisance linguistique de la Gabrielle Roy de cette époque.

Si «Bonne à marier» a bien été rédigé après «Jean Baptiste Takes a Wife», alors une autre question se pose: qu'est-ce qui a pu conduire Gabrielle Roy, en 1940 (ou peu auparavant), à ressortir son texte anglais de 1934 et à en écrire une nouvelle version plus élaborée et plus «littéraire»? C'était un moment de sa vie où, fraîchement débarquée d'Europe, elle cherchait à se faire une place dans le petit monde intellectuel et artistique de la métropole. Henri Girard venait de l'accueillir à *La Revue Moderne*, dont il était le directeur littéraire, et s'était tout de suite pris d'admiration et d'amitié (voire d'amour) pour elle, accordant une large place à ses écrits dans les pages du magazine et se faisant son mentor dans les milieux influents de la politique et des médias⁸. C'est dans ce contexte, peut-on supposer, que la jeune femme, constamment en quête de sujets pour nourrir sa production éditoriale, se serait rappelé cette histoire de célibataire roulé par quatre femmes qu'elle avait imaginée quatre ans plus tôt, pour le *Toronto Star*, et aurait décidé de lui donner un développement plus ample et une forme plus achevée, correspondant au type de littérature à la fois plaisante et de qualité que recherchait alors Henri Girard pour les pages de la revue.

Mais on ne saura jamais le fin mot de l'histoire. Ce qui n'est pas si grave, après tout. Car on n'est pas vraiment ici dans l'œuvre de Gabrielle Roy, mais plutôt dans sa genèse lente et lointaine, c'est-à-dire dans une époque et un ensemble d'écrits

que la romancière a toujours considérés comme une phase préparatoire, un simple préambule de son œuvre proprement dite, lui ayant permis, à travers toutes sortes d'essais et de maladresses, d'apprendre peu à peu son métier, mais sans qu'elle parvienne encore à des réalisations vraiment originales et esthétiquement valables. C'est pourquoi elle refusera toujours, jusqu'à sa mort, de laisser rééditer ses écrits antérieurs à *Bonheur d'occasion* (à l'exception de sept reportages sur les «Peuples du Canada» d'abord publiés dans le *Bulletin des agriculteurs* en 1942-1943 et repris en 1978 dans *Fragiles Lumières de la terre*). Pour lui être strictement fidèles, nous n'aurions donc pas dû exhumer les deux petits textes qu'on va lire et qui, selon elle, ne méritaient pas mieux que l'oubli où ils sont justement tombés. Mais nous avons pensé qu'en les «ressuscitant» à l'intention du public restreint des spécialistes et des chercheurs, et en en marquant clairement le statut purement documentaire, nous aiderions à faire un peu de lumière sur les humbles commencements d'une œuvre destinée à devenir l'une des plus riches de notre littérature.

* * *

Les pages qui suivent reproduisent donc (1) le texte de «Jean Baptiste Takes a Wife» paru dans le *Toronto Star Weekly* du 19 décembre 1936, sur une seule page (la page 10), où il était accompagné d'un dessin de Ralph Gordon; et (2) le texte de «Bonne à marier» tel qu'il a été publié (coiffé de son chapeau) dans *La Revue moderne* de juin 1940 (vol. 22, n° 2), à la page 13 (avec une illustration non signée), puis aux pages 40 à 42. Nos seules interventions ont consisté à corriger quelques coquilles et erreurs évidentes, à normaliser certaines ponctuations et, dans la version anglaise, à rectifier deux ou trois tournures incorrectes ou peu idiomatiques, sans toutefois en dissimuler les gallicismes et autres maladresses. Les deux textes étant d'une lisibilité parfaite, nous n'avons pas jugé nécessaire d'ajouter quelque note explicative que ce soit.

J.E. et F.R.

NOTES

1. «La grotte de la mort», *Le Samedi*, Montréal, 23 mai 1936; «Cent pour cent d'amour», *Le Samedi*, Montréal, 31 octobre 1936.

2. «The Jarvis Murder Case», *The Free Press*, Winnipeg, 12 janvier 1934.
3. «Winnipeg Girl Visits Bruges», *The Northwest Review*, Winnipeg, 29 décembre 1938 (reprend une partie de «Lettre de Londres. Choses vues en passant», *La Liberté et Le Patriote*, Saint-Boniface, 27 juillet 1938).
4. Ce qui ne veut pas dire qu'elle se détournera de l'anglais littéraire. Au contraire, elle restera toujours attentive à la qualité des traductions anglaises de ses écrits (traductions qu'elle considérerait presque comme aussi siennes ou aussi authentiques que les versions originales). Il existe également un cas analogue à celui de «Jean Baptiste Takes a Wife» et de «Bonne à marier», et c'est celui de «La vallée Houdou», une des quatre nouvelles d'*Un jardin au bout du monde* (1975), dont une première version avait été radiodiffusée et publiée en 1944-1945, en français, mais dont il existe aussi, parmi les archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa), une version anglaise manuscrite sans date ni nom d'auteur, différente de la traduction «officielle» d'Alan Brown dans *Garden in the Wind* (1977) et qui pourrait bien être de la main de Gabrielle Roy et avoir été rédigée soit avant, soit après la version française du texte (sans que rien de cela, bien sûr, ne soit encore démontré). À ce sujet, voir J. Everett, «Une traduction «fantôme» de «La vallée Houdou» de Gabrielle Roy», communication inédite, 85^e congrès de l'ACFAS, Université McGill, Montréal, 9 mai 2017.
5. *La Détresse et l'Enchantement*, Montréal, Boréal, 2014, coll. «Boréal compact», p. 426-427.
6. Entre 1934 et 1945, on dénombre au moins 30 nouvelles et récits de Gabrielle Roy parus dans des journaux, revues et magazines canadiens (ce nombre exclut les articles, billets et reportages également publiés au cours de ces années dans la presse périodique); sauf «The Jarvis Murder Case» et «Jean Baptiste Takes a Wife», tous ces textes sont en français. Voir F. Ricard, *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Boréal, 2000, coll. «Boréal compact», p. 596-601.
7. Carol J. Harvey, «Gabrielle Roy traductrice», dans C. La Charité (dir.), *Gabrielle Roy traduite*, Québec, Nota bene, 2006, coll. «Séminaires», p. 195-214.
8. Entre 1939 et 1943, années où Henri Girard en est le directeur littéraire, *La Revue Moderne* publie 14 nouvelles de Gabrielle Roy. Sur les débuts de leur relation, voir F. Ricard, *Gabrielle Roy, une vie*, p. 203-209.

Jean Baptiste Takes a Wife*

by Gabrielle ROY

None of the good wives who ran to the window in time to see Jean Baptiste Prejet's newly painted cutter disappear along the road, on that fine Sunday afternoon, failed to exclaim, "There goes Jean Baptiste a-courting," then to add somewhat enviously: "Widow Champagne will be marrying one of her daughters into money. Wonder which one he'll take?"

Well, Jean Baptiste didn't know himself. One of the girls was that thrifty he had seen her stoop to pick up a thread one inch and a half long; the other was that smart at cooking she'd been proposed to by every man who had ever eaten supper at her house, and the third was that strong and hard working any farmer couldn't help figuring that she'd be well worth a hired man. Poor Jean Baptiste found it hard to choose between such girls. Moreover, he was the kind who considered the expenses of taking a wife.

Others embarked without a thought upon this most ruinous of ventures. He believed in taking time to put two and two together. He hadn't done so to his entire satisfaction, however, when his cutter drew by the Champagnes' dilapidated farm house on that fine Sunday afternoon. On the threshold, holding the door open for him, stood the four women of the house.

"Good day, Monsieur Prejet," they burst out together.

"And a fine day it is," he replied, scrambling out of his cutter.

"A bit cold, don't you think?" asked the four, shivering in their gingham dresses.

"We'll have them a lot colder," he laughed uproariously, taking a giant stride into the kitchen. "H'm, smells good in here."

" 'Tis only Emilia's cake in the oven," explained Mrs. Champagne, who was hurrying back to her mixing bowl.

* © Fonds Gabrielle Roy.

"Ah, little Emilia," he spoke gingerly, "a good wife you would be to some poor lone man, eh?"

"I'll take your hat, monsieur," said Emilia, blushing to the roots of her hair.

"And I'll take your coat," volunteered Maria, ready to catch the buffalo hide.

"And I, your gloves," added Anna, following close behind the bearer of the coat.

In procession the three moved to some dark little room where Monsieur Prejet's aforementioned articles of clothing were respectfully laid down.

"Do sit down," invited Mrs. Champagne.

There was a chair between the separator and the wood box. He managed to squeeze in.

"Emilia," called Mrs. Champagne, "get Monsieur Prejet a bottle of wine. You have not tasted of my cherry wine yet, Monsieur Prejet?"

"Don't disturb yourself," said Emilia, trying to lift Jean Baptiste on the trap door.

"I'm sort of in the way," he apologized.

"Oh, no," she said, going down.

"Bring some preserves, too," shouted Maman Champagne. "And Anna, give Monsieur Prejet a cookie; supper won't be ready for a little while yet. And Maria, see if the jelly is set."

"I'm going out to milk the cows," announced Maria, swinging her pails under Monsieur Prejet's nose.

"Could I help you?" he asked, settling in his chair as far back as he could.

"Oh, I'm used to it," said Maria, banging the door.

"Yes, she's used to it. Stay where you are, Monsieur Prejet. Anna, put some wood in the stove, and Emilia, child, watch your cake. Monsieur Prejet, do you like banana or vanilla extract?"

"I'm sort of in the way," Jean Baptiste said to Anna, who had been trying to get past with a bundle of sticks for the last five minutes.

"Oh, no," she hastened to say, and received a poke in the ribs for it.

"Banana or vanilla, Madame Champagne? Well, I don't really care," he shot back, pulling his legs to his chin at the same time so as to make way for Anna. "Hey, watch out," he warned the girl as an armful of bottles and jars came out of the cellar.

"That mat by the door is Anna's work, Monsieur Prejet," proudly informed Mrs. Champagne. "She made it out of rags and bits of wool we had in the house; it doesn't cost a cent. Well, how do you like my wine?"

"Not a cent; what a girl!" praised Jean Baptiste. "The wine? Ah, 'tis excellent, my good Madame Champagne," he laughed and smacked his lips. "But the girl, she is so smart, she ought to get a husband. A good wife you would be to some poor bachelor, eh?" He tried to snatch Anna by the waist.

"Monsieur Prejet!" she gently remonstrated.

"Set the table, Emilia," called Mrs. Champagne.

"I am," said Emilia, spreading the white tablecloth.

With a growing sense of comfort, Jean Baptiste sat back, keenly watching the preparations for supper. There was so much to do during the next fifteen minutes or so that the conversation stopped altogether. When the rush was over, Jean Baptiste managed to say, "I guess I'm an awful bother."

"Not at all," declared Mrs. Champagne as she poked the fire. She paused a minute over the stove. The flames leaped to her nice, clean, pinky face. "You know we are always glad to have you over for supper, Monsieur Prejet," she added with her best smile.

"Once in a while wouldn't be too bad," he said, "but I've come every Sunday for quite a time now."

But Mrs. Champagne was suddenly so concerned over her gravy that she could not for dear life have uttered one

single word. She stirred as if the lives of sixty million persons depended on the texture of her sauce. She stirred until Jean Baptiste's arm ached horribly with every frantic turn of the spoon she so deftly handled. Then she quietly laid it down and picked the conversation where they had left it. "You're not doing badly for a man," she said. "And the way you keep that fine house of yours is remarkable."

Into the summer kitchen she disappeared and, upon returning with her jelly some two or three minutes later, continued: "A woman could do better, of course... but..."

"Ah, yes, she would," he sighed deeply, "and save many things that go to waste. Wouldn't she, my little milkmaid?" he addressed himself to Maria.

"I'll tell you when I put my pails down," she breathed. "Whew, here, take that bucket out of the way," she ordered when she had found her voice.

"You're getting to be a hefty little woman," praised Jean Baptiste, comfortably ensconced.

"You have to in this country," she lost no time informing him. "Here, a little bit of hot water, someone," she called, pitching her sweater and tam onto the wood box.

"Here you are," said Emilia, throwing a dipperful in the bowl of the separator.

"Enough," shot back Maria, grabbing the handle, and one, two, three, giving it the first slow turn.

Over the buzz of the machine and whizzing of Mrs. Champagne's cream-beater, Jean Baptiste shouted, "How much do you get for your cream now, Madame Champagne?"

"One dollar and sixty cents last week," she shouted back.

"Not bad," he said. "And the eggs?"

"Eighteen cents a dozen for the strictly fresh," she shrieked. "Not enough," he shrieked back.

"What can you do about it?" She dropped her beater into the cream and struck a woeful attitude in the middle of the kitchen floor.

"The farmers work for nothing," he hollered, assuming an equally mournful pose.

Suddenly the various whirls and whizzes that filled the kitchen subsided. Mrs. Champagne, in a voice she forgot to lower, shrilly called: "Supper's ready."

There never had been such a supper in Jean Baptiste's life. It knocked him down completely, knocked every ounce of his superb resistance to marriage. The women of the house had not put their culinary abilities together for nothing. They had not cooked in vain. Jean Baptiste had become their defenceless prey. He looked it too as he sat at the end of the table, quite unable to dislodge himself from his chair but beatifically engaged in stroking his moustache. He wasn't allowed to spend the evening thus, however. Polite but firm, Mrs. Champagne requested him to move a little farther so that they could clear the table. Other guests were invited and they soon began to arrive, a sleighful of them.

Tit Joe, the fiddler, was the first one to come in. On the threshold, he threw his hat in the air. "Good evening folks," he shouted, "Let's be merry."

A good motion and one which was unanimously adopted. At the end of the kitchen, the wine pitcher made its appearance. Around went the dandelion wine once, then the cherry wine and then again the dandelion wine. After that the chairs were pushed against the walls, the gasoline lamp lowered from the ceiling, pumped to give a brighter light, hooked again and Tit Joe invited to sit at the far end of the kitchen.

His fiddle under his chin, he looked about; a merry twinkle was in his eyes. "Everybody on the floor," he called out, bringing his foot down sharply with the first note to "Turkey in the Straw."

The girls all sat on one side of the kitchen, the men on the other. Instantly there was a wild stampede across the floor and almost immediately after, a square dance formation. Jean

Baptiste had managed to snatch something of Maria's dress in the pell-mell and now stood proudly with the young lady's hand on his arm. A hand that was perhaps not as dainty as some but one that could milk cows.

"Promenade around the room," shouted Tit Joe.

"Mamzelle Maria," began Jean Baptiste right off, lest he never get another such opportunity, "I'm quite a bit older than you, not very handsome now though I used to be considered fairly good looking in my time, but I have a good bit of land, as you know, a fine house and the best cows in this country."

"Swing," shouted Tit Joe.

In the next instant, she could not for the world think of anything but her skirt which was flying higher and higher. The swinging over, she put a wisp of hair where it belonged and none too gently snapped, "I wouldn't marry before my elders, Monsieur Prejet."

"Pass on the lady to your left," called out Tit Joe.

"Anna, Mamzelle Anna," Jean Baptiste went on with the rehearsing of his text in his next partner's ear, "I'm quite a bit older than you but I'm not a bad fellow and I could afford dressing a girl like you in the very best style." He paused, terrified. After having committed himself so recklessly, he almost hoped she would turn him down. She did.

"Monsieur Prejet," she said, modestly casting her eyes to the floor, "I know you would.... but..."

"Swing," called out Tit Jos.

"But you see, it wouldn't do to marry before my elders."

"Is this a joke?" he burst out.

"Take the young lady to her seat," shouted Tit Joe, striking a grand finale.

"A glass of wine, Monsieur Prejet?" graciously offered Mrs. Champagne, perceiving his flushed face.

His anger fell miraculously. Madame Champagne's comfortable presence suddenly seemed the most desirable thing in the world.

"I'm a bit younger than you," he said a while after, busily engaged in making a series of knots in his handkerchief, "but if you'll have me, Madame Champagne, well, I'll have you." Inwardly, he thought, "She can't be as expensive to dress as the girls."

Over Monsieur Prejet's shoulder, Maman Champagne winked at her offspring. Off went the three skipping around the kitchen floor. Madly skipping about to some foolish tune the words of which sounded something like this:

*"We're all going to live in a fine house,
We're all going to live in a fine house,
A fine house,
A fine house."*

The good folks of the country to this day nudge each other in the waist and laugh and laugh and laugh when they tell the joke on Jean Baptiste, poor fellow, who couldn't make up his mind which of the Champagnes would make the best deal and cost him the least and then went and took the four.

Bonne à marier*

par Gabrielle ROY

Quatre Canadiennes françaises qui n'ont pas froid aux yeux, et, contre elles, le seul Jean-Baptiste Préjet, bien riche et bien célibataire. La partie n'est pas égale.

Le dimanche après-midi, les vieilles de la paroisse qui arrivèrent à leur fenêtre à temps pour voir passer le berlot peint en neuf de Jean-Baptiste, se dirent:

— Ben v'là Jean-Baptiste qui s'en va encore voir les filles à la veuve Champagne; depuis si longtemps qu'elle les a tout's les trois sur l'dos elle va p't'êt' finir par en placer une. J'me demande ben laquelle qui va prendre.

Ce pauvre Jean-Baptiste ne le savait pas encore lui-même. Depuis cinq semaines qu'il passait ses dimanches chez les Champagne et qu'il retournait dans sa tête l'idée d'en marier une, il n'avait pas encore trouvé moyen de se décider.

C'était joliment difficile d'avoir à choisir entre trois filles qui étaient, l'une, si économe qu'il l'avait vue de ses yeux se mettre par terre pour ramasser un bout de fil long comme le petit doigt; une autre, si bonne cuisinière qu'après souper, à tous les jours de l'an, elle recevait une véritable avalanche de demandes en mariage; et enfin, une troisième qui vous avait des bras de galérien et qui était bien capable de faire l'ouvrage d'un homme engagé sur une ferme.

C'était pas qu'un petit problème d'avoir à choisir entre trois candidates pareilles. Jean-Baptiste prenait son temps. Il était d'avis qu'en mariage, comme en affaires, il convient de peser tous les avantages et tous les risques. C'est une aventure parfois coûteuse, et il n'était pas de ceux qui s'y embarquent à la légère. Il avait vu trop de jeunes freluquets s'amouracher d'une jolie petite frimousse qui ne valait rien sur une ferme et se ruiner à net en prenant femme. Lui, il avait décidé qu'il prendrait une femme qui lui rapporterait au moins autant qu'elle lui coûterait. C'était pas pour rien qu'il était resté vieux garçon jusque dépassé la quarantaine.

* © Fonds Gabrielle Roy.

* * *

Sur le seuil de leur petite maison tombante, se tenaient les quatre femmes, frissonnantes dans leurs robes d'indienne, lorsque le berlot de Jean-Baptiste entra dans la cour à grand bruit de grelots et de neige foulée.

— Bonjour, bonjour, M'sieur Préjet.

— Bonjour, tonna Jean-Baptiste en se soulevant du berlot et rejetant une montagne de couvertures. C'est-y assez frette?

— J'cré ben, fit la mère Champagne qui lui ouvrait la porte grande comme au prêtre le jour de la visite paroissiale. Entrez donc, M'sieur Préjet. Ti-Pit au voisin est dans l'étable à faire le train. Y va venir dételier. Entrez donc.

Il ne se le faisait pourtant pas dire. En trois enjambées, il avait déjà le nez sur le poêle, flairant parmi les marmites:

— Ça sent bon icitte; ça sent bon.

— C'est rien que le gâteau à Ernestine qu'est dans le fourneau, expliqua la mère Champagne. Elle avait toujours l'air de vanter et d'excuser à la fois sa progéniture.

— Ernestine, hein! pris Jean-Baptiste en cherchant du coin de l'œil l'œil de l'incomparable cuisinière et en ouvrant des narines dans lesquelles durent s'engouffrer tout ce qui flottait de bon dans la cuisine. Ernestine, hein!

— Donnez donc vot' chapeau, fit Ernestine rougissante.

— Et vot' capot, ajouta Anna qui se tenait prête à recevoir trente livres de peau de bison.

— Et vos mitaines, conclut Maria.

L'une derrière l'autre, et portant silencieusement chacune ce qu'elle avait l'habitude de porter, elles enfilèrent dans la chambre où tout fut déposé côte à côte sur le lit.

De retour, elles se tinrent dans l'embrasure de la porte, laissant autant de place que possible à ce bon Monsieur Préjet qui arpentait toujours la cuisine en arrivant.

— Assoyez-vous donc, fit la mère.

Jean-Baptiste se glissa entre la boîte à bois et l'écrémeuse, et s'assit, les coudes collés aux côtes. Et tout de suite la conversation s'engagea par-dessus le bruit sec et rythmé du battoir à crème que la mère Champagne avait repris et agitait furieusement au fond d'un bol.

— Ernestine, clama-t-elle d'abord sur un ton de véhément reproche, à quoi c'que tu penses de laisser ce pauvre M'sieur Préjet sans une goutte de rien à boire. Cours dans la cave, ma fille, chercher une bouteille de vin aux cerises. Vous avez pas encore goûté à mon vin de cerises, M'sieur Préjet! J'en ai pas ben ben ben; on le gardait pour le jour de l'An, mais astheur que vous êtes là, on va en ouvrir une bouteille. Bien sûr que oui. Faites pas d'manières, M'sieur Préjet.

Bonguienne! on est-y ben dans une maison où y a trois filles à marier, pensa Jean-Baptiste en se calant au fond de sa chaise pour jouir à son aise de tous les préparatifs du souper.

— Quand on est vieux garçon et qu'on s'est nourri de crêpes et de gros lard toute la semaine, ça fait du bien au cœur, fit-il galamment, de voir trois femmes se trémousser et s'en donner autour d'un poêle.

— Si vous vouliez vous déplacer un petit brin, demanda Ernestine en lui levant la trappe de la cave au nez.

Il recula sa chaise tant qu'il put contre le mur.

— J'cré ben que j'suis dans l'chemin.

Ernestine disparaissait déjà dans la cave, une main maintenant la trappe en l'air.

— Cet' histoire, M'sieur Préjet! Vous savez ben que non.

La mère Champagne arriva au bord du trou, son bol et sa cuiller à la main.

— Ben non, vous êtes pas dans l'chemin, dit-elle à Jean-Baptiste. Et à Ernestine, elle cria: T'apporteras un petit pot de confitures aux framboises pendant que t'es dans la cave et pis un pot de cornichons à la rhubarbe. T'entends?

Des profondeurs de la cave monta un grognement d'assentiment. La mère s'en retourna à sa crème, soulagée d'un poids.

— Anna, fit-elle, grondeuse un peu, tu pourrais t'occuper de M'sieur Préjet un petit brin. Donne-lui une pointe de tarte pour y faire prend' patience. L'souper sera pas encore prêt pour une bonne demi-heure. Et Maria, ma fille, regarde donc un peu voir si ma gelée est prise dans la cuisine d'été.

Maria balança deux seaux au bout d'un bras.

— Vous savez ben que j'ai pas l'temps, la mère; je m'en vas tirer les vaches.

— Vous avez-t-y besoin d'aide, offrit Jean-Baptiste qui se renfonça au même instant au plus profond de sa chaise.

Maria s'empara de la poignée de la porte.

— Ah! j'peux me passer de vous, déclara-t-elle sans une minute d'hésitation.

— Ben sûr qu'a peut se passer de vous, renchérit la mère Champagne.

Vlan! La porte claqua et toute la maison en branla.

— Est quasiment aussi forte qu'un homme c'te Maria là, conclut la pauvre femme qui avait des moments d'orgueil même au sujet de sa deuxième.

— Tiens, mets du bois dans le poêle, Anna, ma fille, changea-t-elle brusquement de propos. Vite, ma fille; mon rôti va ralentir.

— Mais oui, mais oui, la mère, soupira Anna en se faufilant entre la boîte à bois et ce malheureux Jean-Baptiste qui se trouva encore être dans le chemin. Le haut de sa personne entra précipitamment dans la boîte à bois, y disparut. Le reste se précisa sous la robe tendue.

— Vous aimez-t-y mieux l'essence d'vanille ou ben d'banane? demanda justement la mère Champagne.

Elle avait suivi le regard écarquillé de Jean-Baptiste et ne s'y fiait pas trop. Il convient d'épargner les mauvaises pensées

aux vieux garçons, disait-elle souvent à ses filles. Et en cette occasion, il lui parut nécessaire de distraire l'attention de Jean-Baptiste.

— La vanille ou ben la banane, M'sieur Préjet?

Anna se redressa, les bras pleins. Jean-Baptiste se mit les genoux sous le menton pour la laisser passer avec toutes ses branches. À la même seconde, une brassée de pots, de bouteilles et de jarres émergea de la cave. Dans la commotion générale, Jean-Baptiste crut le moment favorable à un brin de galanterie. Rapidement, il glissa la main sous les branches qu'avait Mamzelle Anna, palpa l'étoffe de sa robe et, soudain, la pinça sous le bras.

La pauvre fille détala comme une biche.

— M'sieur Préjet! fit-elle, horrifiée.

— La vanille ou ben la banane? insista la mère Champagne.

— La vanille ou ben la banane? Ça me fait pas de différence, déclara alors Jean-Baptiste.

— Bon, dit la mère Champagne qui attendait depuis longtemps, sa cuiller à la main et deux bouteilles débouchées devant elle. Bon! fit-elle, contentée.

Sur le dressoir, Ernestine, elle, cueillit le plus beau plateau, y posa un verre de vin. La mère avait les yeux à tout.

— C'est ça, ma fille, approuva-t-elle hautement.

Et, les mains sur les hanches, elle se rejeta en arrière pour jouir un instant de la satisfaction qu'éprouverait ce bon M'sieur Préjet à déguster son meilleur vin. Mais, soudain, soit par inquiétude sur le sort d'Anna qui ne recevait déjà plus d'œillades attentives, soit par pur orgueil maternel, elle demanda :

— M'sieur Préjet, avez-vous vu c'te petit tapis neuf cont' la porte. C'est l'ouvrage d'Anna, vous savez. A m'a fait ça avec des guénilles, des bouts d'retailles pis des vieux bas. Ça coûte pas une cent. Eh ben! Me donnerez-vous des nouvelles du vin?

— Pas une cent! fit Jean-Baptiste.

Une vieille émotion l'étreignait: celle qu'il avait ressentie le jour où il avait vu Mamzelle Anna se pencher pour ramasser un bout de fil long comme le petit doigt.

— Pas une cent! Ah ben! c'est c'que j'appelle une fille bonne à marier. Le vin?

La langue lui claqua comme un bouchon de liège qui saute.

— Y'en a pas de meilleur dans le pays. Y est de première classe. Mais Mamzelle Anna, reprit-il en sincère et sérieuse veine de sentimentalité, c't une fille qui ferait marcher une ferme sur les roulettes.

Son émotion le portait à de nouveaux éloges.

— Pas une cent! Ah! Y a pas à dire, c't une fille qu'a pas son pareil.

— Mets la table, Ernestine, trancha la mère Champagne.

Elle avait trois filles, hélas! à marier, et paraissait mal se résigner à en pousser une plus que les autres.

— Oui, la mère.

Ernestine y avait déjà pensé et s'en allait justement chercher la nappe blanche des grands jours au fond du bahut.

Ah! cette nappe blanche, bien propre, bien empesée, reluisante et raide comme une toile d'autel, ce qu'elle causait de joie à Jean-Baptiste! Son apparition donnait tout de suite un air de fête à la cuisine car, pour l'étendre sur la table et la tirer dans les coins, les femmes de la maison s'y mettaient toujours à quatre. Il y avait autour de la table un terrible affairément: des figures rouges et suantes, des lèvres comprimées, des plats qui circulaient, des miches qui sortaient de la huche. Jean-Baptiste goûtait alors comme un avant-goût des félicités domestiques. Une béatitude s'emparait de lui, d'autant plus douce qu'elle n'avait pas besoin de se traduire par des mots puisque les femmes de la maison couraient et se bouscuaient dans un fracas de vaisselle qui imposait le silence.

Lorsque la grosse bourrée acheva et que la conversation fut à la veille de reprendre, Jean-Baptiste, à son habitude, se croisa les jambes et, sur un ton d'embarras et de gêne, comme s'attendant à être excusé, s'écria:

— Vous devez me trouver ben bâdrant.

— Bâdrant! fit la mère Champagne qui épluchait un oignon au-dessus du poêle. Bâdrant, reprit-elle, les larmes aux yeux.

Par le rond ouvert, les petites flammes sautaient, dansaient, éclairant sa bonne figure ronde et rose.

— En v'là une idée, M'sieur Préjet! Vous savez ben qu'on est toujours contentes d'vous donner à souper. On regarde pas ça un souper entre voisins, voyons.

— Un souper, non... fit Jean-Baptiste.

Il avait l'air de souffrir de la conscience et de vouloir se mettre à l'aise le plus tôt possible. Il soupira:

— V'là quasiment deux mois que ça dure. J'cré ben que vous devez trouver que ça me prend ben du temps à me décider.

Il s'arrêta à bout de paroles, se gratta la tempe en ayant l'air d'attendre que la mère Champagne vînt à son secours. Elle n'en fit rien, hélas! La sauce, pour l'instant, réclamait toute son attention. Avec précaution, elle jeta une pincée de farine après l'autre dans sa poêle en y agitant en même temps une cuiller sans répit.

— Un grain d'farine de trop... ou une minute de négligence... et ma sauce est manquée, expliqua-t-elle.

Et elle se remit à tourner la cuiller, tourner, tourner... Jean-Baptiste, qui suivait chaque rotation avec agonie, dit en s'attrapant l'avant-bras:

— Bonguienne! J'en peux plus. C'est pas moi qui tourne, mais y me semble que ça me fait mal à vot' place.

À la fin, la mère poussa un soupir de satisfaction et mit la sauce dans le réchaud au-dessus du poêle. Alors, elle reprit la conversation où elle l'avait laissée:

— Mettez-vous pas d'idées dans la tête, M'sieur Préjet. Un pauvre homme tout seul, si c'est pas d'valeur! Faudrait qu'on soit saprement sans cœur pour vous compter un bon souper par-ci, par-là. C'est pas que vous vous tirez pas d'affaires tout seul... C'est remarquable, pour un homme, comme vous vous tirez ben d'affaires et comme vous tenez prop'è et en bon état c'te belle grande maison que vous avez.

Elle ouvrit le fourneau, piqua le rôti de bœuf d'une fourchette.

— Oh! je dis pas qu'une femme ferait pas mieux, ajouta-t-elle en se redressant.

La chaleur du poêle lui avait mis des gouttes de transpiration au bord des cheveux et aux coins de la bouche. Elle s'éventa avec son tablier à carreaux, s'en essuya la figure, puis parut prendre sérieusement en considération le sort de «c'te pauvre vieux garçon».

— Ah! j'cré ben quand même qu'une femme vous sauverait ben du bardas, déclara-t-elle du haut de sa bonne et profitable expérience.

— Y a pas de doute, confirma Jean-Baptiste.

Il avait parfois de réels moments d'attendrissement sur lui-même. Surtout lorsqu'il arrivait qu'on le plainût ainsi tout haut.

— Y a pas de doute qu'une femme m'sauverait ben des affaires qui se gaspillent... Pas vrai, Maria? fit-il, s'adressant à la laitière qui entraît justement avec deux seaux débordants.

— Attendez que je pose mes siaux et je prendrai le temps de vous répondre, dit Maria. Holà! Un petit brin d'eau pour l'écrèmeuse, la méré.

Jean-Baptiste succomba à l'émerveillement.

— Te v'là quasiment aussi forte qu'un homme, saprées affaires!

— Faut ben dans c' pays 'citt, lui rétorqua Maria pas trop amicalement.

Et youpe! elle enleva sa tuque, la lança à travers la cuisine sur un clou de la cloison, se débarrassa de son sweater et s'empara de la poignée de l'écrémeuse.

— Une, deux, trois, ça y est! fit-elle en se cambrant et mettant la machine en branle.

Par-dessus le bruit de l'écrémeuse et celui du battoir de la mère qui fouettait maintenant des blancs d'œufs pour en garnir ses tartes, la voix de Jean-Baptiste s'éleva aiguë et criarde comme celle d'une pintade sauvage:

— Comment c'est-y que vous avez eu pour vot' crème c'te semaine?

La mère échappa son batteu au fond du plat.

— Rien qu'une piasse et vingt cents, si c'est pas effrayant! répondit-elle au diapason.

— Et les œufs?

— Dix-huit cents les strict frais.

— C'est pour rien.

— Ben sûr. Mais qu'est-ce que vous voulez...

Les mains sur les hanches, la pauvre femme s'immobilisa au milieu de la cuisine dans une pose douloureuse.

Jean-Baptiste branla la tête avec ressentiment.

— C'est toujours la même chose, on travaille pour rien.

Soudain, les crissements et grincements et roulements qui avaient rempli la cuisine cessèrent, et, d'une voix qu'elle oublia d'adoucir, la mère Champagne, debout contre la table chargée de mets comme au jour de l'An, s'écria:

— Et ben, j'cré ben que c'est prêt. À table, M'sieur Préjet!

Ah, ce souper! Il n'y en avait jamais eu de pareil dans la vie de Jean-Baptiste, vieux garçon par goût et par esprit d'économie. Les quatre femmes de la maison n'avaient pas mis leurs talents culinaires ensemble pour rien. Elles n'avaient pas sué, piétiné, rôti autour du poêle en vain. À chaque bouchée qu'il avait consommée du pain d'Ernestine, des confitures d'Anna, du beurre de Maria et des pâtisseries de la mère, Jean-Baptiste avait senti sa superbe résistance au mariage s'en aller par petits morceaux ici, par graves entailles là.

Il n'y a pas à dire, un bon souper servi par quatre femmes fait quelque chose à un homme qui se nourrit à son ordinaire de lard salé et de mélasse. Au dessert, Jean-Baptiste avait décidé qu'il ne partirait pas sans en avoir demandé une en mariage. Mais laquelle?... Voilà! C'était plus difficile que jamais de choisir.

Après avoir terminé son repas par une boustifaille de trois ou quatre beignes, Jean-Baptiste cessa cependant de se tracasser. Il tomba dans une torpeur de ruminant, une espèce de contentement bovin qui, chez lui, se traduisait toujours par une façon de se tenir assis carrément, les jambes entre les pattes de sa chaise, occupé à se friser la moustache, à se lécher les dents et à déloger ce qui y restait de mangeaille. Ainsi occupé, il présenta l'image de la défaite.

Poliment, mais avec fermeté, la mère Champagne finit par l'inviter à laisser la table et à s'asseoir à l'autre bout de la cuisine. Alors, les filles se mirent à laver la vaisselle et à balayer. À leur hâte de tout mettre en ordre, puis de venir à tour de rôle se trémousser devant le miroir, Jean-Baptiste comprit qu'elles attendaient d'autre visite. Il en reçut un léger choc. Malgré sa position enviable de vieux garçon bien établi, il pensa qu'il vaudrait peut-être mieux se dépêcher de demander une des Champagne en mariage. Les freluquets de la paroisse semblaient joliment les intéresser.

Vers huit heures, les veilleux arrivèrent; un plein grand traîneau: les trois gars d'Isidore L'Heureux, le jeune Dubois avec sa sœur Églantine et Ti-Jos, le violoneux. Farceux, plein d'entrain à son habitude, Ti-Jos, dès le seuil, jeta sa tuque en l'air et la rattrapa en esquissant un pas de danse.

— Ça va danser à soir, les filles, hein? claironna-t-il de sa voix écorchante.

Anna, Ernestine et Maria prirent les chapeaux à mesure que la visite entraît. Jean-Baptiste s'aperçut que les trois Isidore mettaient un temps infini à secouer la neige de leurs chaussures sur la catalogne, et qu'ils avaient pas grand contenance devant les filles. Ce ne fut pas pour le rassurer. Des gars qui sont gênés comme ça avec les filles viennent quasiment toujours avec des intentions de mariage. Il se mit à frivotter sa moustache avec dépit.

Le jeune Dubois, à force de pousser les trois Isidore des coudes, les bouscula jusqu'au poêle où ils firent mine d'être venus se réchauffer les doigts à la flamme. Anna mit le vin de pissenlit en circulation à un bout de la cuisine; Maria, le vin de cerises à l'autre. Et les gars d'Isidore commencèrent à prendre contenance et tout le monde à éprouver du soulagement.

Le jeune Dubois en profita pour grimper sur une chaise et décrocher la lampe à essence du plafond. Il la descendit, la souffla pour donner une lueur plus brillante et la remit en place. Les chaises furent poussées le long du mur, et Ti-Jos s'assit à la place d'honneur, au coin de la huche. Le violon sous le menton, il regarda alentour, laissant errer sur les filles son œil malicieux.

— Tout le monde dans la place. Choisissez vos compagnies, chantonna-t-il, et d'un vigoureux coup d'archet il entama *Turkey in the straw*.

Les filles s'étaient rangées d'un côté de la cuisine, les hommes de l'autre. Aussitôt il y eut une bousculade coupée de rires et d'exclamations et de laquelle quatre couples émergèrent en formation de quadrille. Jean-Baptiste en sortit victorieux, une main de Mamzelle Maria sous le bras — une main qui n'était peut-être pas des plus fines, mais qui avait le tour de tirer les vaches.

— Promenez-vous autour de la place, fit Ti-Jos en marquant le rythme de la danse à grands coups de semelle sur le plancher.

— Mamzelle Maria, débuta tout de suite Jean-Baptiste, à qui la peur de ne jamais trouver une meilleure occasion d'ouvrir son âme donna de la fièvre, j'suis pas mal plus vieux que vous et pas ben beau garçon, ben que dans mon temps j'étais considéré assez passable... mais j'ai, comme vous l'savez, une belle terre toute payée, une bonne maison et les meilleures vaches à lait du pays.

— «Swing», fit Ti-Jos.

Dans l'instant qui suivit, Mamzelle Maria n'accorda d'attention qu'à sa jupe qui volait et volait toujours plus haut. Le tourbillonnement terminé, elle remplaça une mèche de cheveux, rajusta sa robe et, d'une voix dont elle ne prit pas la peine de déguiser l'aspérité, rétorqua:

— C'est p't'êt' vrai ce que vous me dites, M'sieur Préjet, mais vous devriez pourtant ben penser que j'me marierai pas avant mon aînée.

— Passez à la dame à vot' gauche, claironna Ti-Jos.

Jean-Baptiste fit rien qu'un tour et la suivante qu'il eut par la taille fut Mamzelle Anna.

— Mamzelle Anna, se lança-t-il immédiatement dans son texte, j'suis pas mal plus vieux que vous, mais j'suis pas un mauvais garçon. J'ai quèques sous de côté et j'aurais le moyen de vous tenir saprement ben habillée, à la mode et pis tout ce que vous voudrez.

Il s'arrêta, glacé d'épouvante. Quel diable l'avait poussé à se compromettre si gravement? Mais quel diable le poussait donc ce soir?... Il espéra que Mamzelle Anna, qui avait l'oreille un peu dure, n'avait pas entendu. Qu'elle ne se faisait pas déjà une idée des robes qu'elle aurait. Mieux valait être refusé que d'être accepté à pareille condition. Mon Dieu, pourvu qu'elle refusât!

— «Swing», fit Ti-Jos.

Elle refusa. La ronde terminée, elle se frappa la poitrine comme pour y réprimer une suffocation et, sans grands ménagements, elle non plus, trancha carrément:

— M'sieur Préjet! À quoi c'que vous pensez?... Le bon sens devrait pourtant vous dire que j'me marierai pas avant la mère.

— R'conduisez vot' dame à sa place, conclut Ti-Jos en terminant sur une grande finale.

— Sapré tonnerre! tonna Jean-Baptiste.

Il se sentait sur le point de faire une grosse colère. Mais ses yeux tombèrent sur la figure maternelle de la maîtresse du logis. Il se calma subitement.

Les bonnes joues rondes et encore appétissantes de la mère Champagne, ses solides bras, nus jusqu'aux coudes, son tablier honnête de grosse travailleuse, tout cela lui parut, soudainement, aussi alléchant que les pommettes fardées et les airs émancipés de ses filles.

— J'suis un petit brin plus jeune que vous, commença-t-il au bout de quelques minutes, le mouchoir en boule et le cœur chavirant, mais si vous me trouvez de vot' goût, ben moi, j'peux pas demander mieux...

Intérieurement il se dit: en tout cas, a sera pas aussi coûteuse à habiller que ses filles.

Par-dessus l'épaule de son galant, la mère Champagne fit aussitôt signe à son clan que la partie était gagnée, et toutes les trois se saisirent les mains de joie et entrèrent dans une ronde au beau milieu de la cuisine. Entrèrent dans une ronde en chantonnant un refrain dont les mots parurent être ceux-ci:

*«Nous irons toutes vivr' dans une belle maison;
Une grande maison,
Une belle maison,
Ti ta-ta ta-ta-tam!»*

* * *

Les gens du pays se donnent des coups de coude dans les côtes et rient encore à gorge déployée quand ils racontent comment ce pauvre Jean-Baptiste qui avait tant de misère à figurer laquelle des femmes Champagne lui coûterait le moins cher et lui rapporterait le plus... finit par les prendre toutes les quatre.